Des femmes cultivent le champignon et la tomate en apprenant la gestion et lâ€™agriculture et en mettant leurs finances en commun, tout en combattant la stigmatisation sociale et en affrontant la violence sexiste.

Â«Â Jâ€™ai Ã©tÃ© diagnostiquÃ©e sÃ©ropositive en 2008. Jâ€™ai Ã©tÃ© infectÃ©e dans le camp Â» dit AngÃ©lique, mÃ¨re de cinq enfants, qui vit dans le camp de rÃ©fugiÃ©s de Gihembe dans la Province du Nord du Rwanda. AngÃ©lique est originaire de la rÃ©gion du Masisi en RÃ©publique dÃ©mocratique du Congo (RDC), et elle vit au camp depuis 1997. Le camp de Gihembe abrite prÃ¨s de 20Â 000 rÃ©fugiÃ©s congolais, femmes et hommes.

La verdure luxuriante de la campagne rwandaise forme un contraste saisissant avec les constructions en terre sÃ©chÃ©e du camp de rÃ©fugiÃ©s de Gihembe. La vie dans le camp suit son propre rythmeÂ : des chants lÃ©gers sâ€™Ã©lÃ¨vent dâ€™une Ã©glise au centre du camp et flottent sur les collinesÂ ; on entend partout les rires des enfants qui jouentÂ ; les gens font la queue pour lâ€™eau et lâ€™on aperÃ§oit des femmes faisant la lessive et la cuisine. Il y a un petit marchÃ© ouvert, au milieu des maisons, oÃ¹ lâ€™on vend du charbon, des tomates et des oignons.

Cependant, les rÃ©fugiÃ©s restent un groupe vulnÃ©rable, pris entre la difficultÃ© Ã retourner chez eux et, Ã dÃ©faut, celle quâ€™il y a Ã sâ€™intÃ©grer complÃ¨tement Ã leur pays dâ€™accueil. Certains des rÃ©fugiÃ©s du camp de Gihembe vivent lÃ depuis lâ€™ouverture du camp en 1997, tandis que dâ€™autres ont Ã©tÃ© rapatriÃ©s en RDC, mais ont dÃ» ensuite revenir au camp en raison de lâ€™instabilitÃ© de leur pays. Les possibilitÃ©s en matiÃ¨re de dÃ©veloppement des compÃ©tences et de crÃ©ation de moyens de subsistance sont limitÃ©es, car la population du camp est entiÃ¨rement dÃ©pendante de lâ€™aide humanitaire.

Au Rwanda, les femmes et les filles reprÃ©sentent prÃ¨s deÂ 60 pour centÂ des adultes vivant avec le VIH. La probabilitÃ© dâ€™une infection au VIH estÂ
dix fois plus Ã©levÃ©e
chez les jeunes femmes de 18-19 ans que chez les jeunes garÃ§ons du mÃªme Ã¢ge.

Ã‰lÃ©gante dans sa robe en kitenge bleu, un tissu traditionnel africain aux couleurs vives, AngÃ©lique est assise dans le bureau de coordination du projet VIH du camp. Elle est lâ€™une des bÃ©nÃ©ficiaires du projet REWARD (Refugee Women in Agriculture for Rural Development â€“ RÃ©fugiÃ©es de lâ€™agriculture pour le dÃ©veloppement rural), financÃ© par ONE UN-Rwanda [regroupant ONU Femmes, lâ€™ONUSIDA, le HCR (Haut Commissariat des Nations unies pour les rÃ©fugiÃ©s) et le PAM (Programme alimentaire mondial)], qui a pour objectif de rendre Ã©conomiquement autonomes les rÃ©fugiÃ©es vivant avec le VIH.

AngÃ©lique est lâ€™une des cinquante femmes vivant avec le VIH qui cultivent le champignon et la tomate. Le projet REWARD fournit Ã©galement un supplÃ©ment alimentaire aux femmes qui ont des besoins nutritionnels particuliers en raison de leur statut sÃ©rologique VIH.

Chacune des femmes consacre une journÃ©e entiÃ¨re par semaine au projet. Programmant elles-mÃªmes leur emploi du temps au sein du groupe, les femmes sont en mesure de sâ€™organiser de faÃ§on Ã pouvoir remplir Ã©galement leurs tÃ¢ches domestiques. Les femmes se rÃ©unissent rÃ©guliÃ¨rement pour discuter aussi bien de problÃ¨mes propres aux femmes, notamment en matiÃ¨re de santÃ© et de finances, que de la coordination du projet. Mettant en commun leurs ressources financiÃ¨res et leurs Ã©conomies, les membres du groupe prennent leurs dÃ©cisions par consensus. Lâ€™une des femmes a Ã©tÃ© dÃ©signÃ©e comme trÃ©soriÃ¨reÂ ; câ€™est elle qui fixe la quantitÃ© de champignons Ã vendre et la quantitÃ© rÃ©servÃ©e Ã la consommation des membres.

Â«Â La coopÃ©rative cultive des champignons pour la premiÃ¨re fois et les rÃ©coltes sont bonnesÂ Â», dit AngÃ©lique.Â Â«Â Je vais utiliser lâ€™argent pour la nourriture, lâ€™Ã©ducation et la santÃ© de mes enfants, et pour les autres besoinsÂ Â».

Non seulement ce projet stimule lâ€™autonomisation Ã©conomique des femmes, mais il contribue Ã©galement Ã crÃ©er chez elles un sens dâ€™appartenance Ã la communautÃ© et de solidaritÃ©, ce qui a pour effet de rÃ©duire grandement leur vulnÃ©rabilitÃ© sur le plan matÃ©riel et social.

Dâ€™aprÃ¨s la coordinatrice du programme VIH de Gihembe, Mme Peripeti Musabyimana, 1,4

% de la population totale du camp est sÃ©ropositive. La stigmatisation reste lâ€™un des plus grands dÃ©fis auxquels sont confrontÃ©s les rÃ©fugiÃ©s vivant avec le VIH. Elle se manifeste par des commÃ©rages dans le camp aboutissant Ã lâ€™exclusion des activitÃ©s sociales, et aussi par des actes de violence.

Â«Â Les enfants abandonnent parfois lâ€™Ã©cole, parce que les autres les tourmentent ou se moquent dâ€™eux Ã cause de leur sÃ©ropositivitÃ©Â Â», dit Mme Musabyimana.

Elle explique que les femmes vivant avec le VIH Ã Gihembe sont victimes dâ€™une double discrimination, dâ€™une part du fait de leur maladie et, dâ€™autre part, Ã cause des rÃ´les sociaux traditionnels fondÃ©s sur le genre et de la discrimination dÃ©coulant de la prÃ©dominance masculine dans le camp. Il en rÃ©sulte une stigmatisation sociale et des actes de violence contre les femmes, mais des efforts sont faits pour sâ€™attaquer Ã ces deux questions.

Au camp de Gihembe, une association qui sâ€™appelleÂ *Tubeho* (Â«Â VivonsÂ !Â Â»en kinyarwanda) aide Ã lutter contre la stigmatisation et offre un soutien aux femmes vivant avec le VIH. Elle vise Ã amÃ©liorer leur sÃ©curitÃ© Ã©conomique et Ã prÃ©venir des actes de violence sexiste â€“ un problÃ¨me grave en dÃ©pit des efforts du camp pour les prÃ©venir et y rÃ©agir.

GrÃ¢ce Ã leur toute nouvelle indÃ©pendance Ã©conomique, les femmes du groupe ont vu sâ€™amÃ©liorer leur confiance en elles et leur statutÂ ; lâ€™exemple de femmes entrepreneures vivant avec le VIH joue un rÃ´le important dans la lutte contre la stigmatisation.

Mme Ntuzamukunda a Ã©tÃ© Ã©lue comme leader du projet. Elle a pour tÃ¢che de diriger la coopÃ©rative et dâ€™organiser les rÃ©unions du groupe. InterrogÃ©e sur les dÃ©fis, elle rÃ©pondÂ : Â«Â Les femmes ont du mal Ã concilier leurs responsabilitÃ©s. Elles travaillent dur, Ã la maison comme sur leur projetÂ Â».

Ayant dÃ©jÃ identifiÃ© les cultures les plus rentables, les femmes ont rÃ©coltÃ© 300 kg de champignons dans un premier temps. Un kilo de champignons vaut environ 1 000 RWF (soit 1,47 dollar US) Ã la vente. Les femmes reÃ§oivent une formation en gestion et en agriculture tout au long des diffÃ©rentes phases du projet. Elles ont ouvert un compte bancaire pour mettre en commun leurs Ã©conomies et pouvoir Ã©tendre leurs activitÃ©s Ã dâ€™autres domaines.

AngÃ©lique exprime son espoir de pouvoir un jour retourner dans son pays. Elle a lâ€™intention dâ€™y cultiver des champignons Ã son retour.